

GRAND MAGASIN DE MEUBLES



Nous nous permettons d'attirer l'attention de notre nombreuse clientèle et du public en général sur le

Grand Assortiment de Meubles

que nous avons reçu afin de pouvoir être agréables aux acheteurs.

Nous garantissons la qualité et nos prix défient toute concurrence.

Nous avons un assortiment des plus variés en meubles de salons, lits de cuivre, chambres à coucher, fauteuils, berceuses, etc., etc.

Venez nous voir avant de faire vos achats.

Vous constaterez la modicité de nos prix et la bonne qualité de nos marchandises.

Francis and Paul Maestri Furniture Co.

LE MAGASIN DE MEUBLES LE MEILLEUR MARCHÉ DE LA VILLE

Au Coin des Rues Ramparts et Iberville Phone Main 243 UN SEUL MAGASIN LE GRAND MAGASIN PAS DE SUCCURSALE



PAUL MAESTRI

A LA PERSANE

J'écris ceci pour la postérité, simplement. Car il importe que ceux qui découvriront dans quelque trois mille ans la singularité de nos usages sachent comment on dinait à Paris, au commencement de l'année 1913, dans la bonne compagnie.

C'était un dîner oriental. On avait voulu qu'il fût persan. Mais le cosmopolitisme des mœurs a gagné même la Perse, et tout l'Orient était à table. Un chef arabe au manteau pourpre, aux bottes rouges de cavalier rapide, s'était fait l'ordonnateur de plaisirs. Celui-là seul peut-être n'était qu'à moitié travesti: il doit descendre du Prophète. Paris le connaît depuis qu'il a traduit pour nous les plus beaux livres de la Fable orientale: et entre ses paupières éloquentes on voit passer des lueurs et des ombres, secrets et ruses de l'Islam... Quelques dames persanes venaient ensuite, souriantes et à l'aise sous le hennin gracieux qu'est le turban. L'une d'elles porte un très grand nom français et l'on cite sans doute quelques croisés parmi ses aïeux; mais ils l'auraient contemplée sans horreur, car elle avait, sous le costume de l'Infidèle, gardé la grâce ironique de la Française.

Il y avait aussi une Siamoise, toute parée d'émaux et de gemmes, mignonne idole aux ongles d'or, aigus et recourbés, et qui racontait ses voyages en Parisienne spirituelle. Près de là, son mari se tenait gravement. Il avait revêtu la robe du maître d'école coréen, de forme et de couleur sévères. Lui aussi parlait de ses expéditions lointaines: puisant fonctionnaire, il a représenté notre République sous des cieux féériques. Il composait fort bien son personnage, s'étant même muni de l'éventail consacré où sont symbolisés les deux éléments créateurs de la vie. Il avait sur la tête une coiffure de tulle noir, transparente, de la même architecture que notre scolaire bonnet d'âne. Il traitait de l'enseignement primaire en Corée. Cette question y est bien moins ardue qu'en France: les maîtres d'école n'y sont payés qu'avec le papier barbouillé par leurs élèves; mais le papier coréen est précieux, et même

souillé de "pâtés", il représente encore un honorable traitement. Il y avait aussi un énorme sultan, plein de jovialité et de vigueur, dont le turban s'orna d'une de ces aigrettes frémissantes fort à la mode à Paris et qu'il est si désagréable de voir surgir devant soi dans une salle de spectacle. Cet amène et puissant pachà imitait de temps en temps la voix du boeuf et celle de la vache, ce qui est vraisemblablement un rite sacré des festins persans. Deux jeunes seigneurs timides et rigides l'accompagnaient. Tous trois étaient à la vérité des gentlemen américains, le sultan occupant même un poste important dans la diplomatie de son pays; mais ils faisaient fort bonne figure persane sous les étoffes bariolées. Pourtant les deux assistants du maître n'imitaient, trop jeunes sans doute, aucun cri d'animaux.

Il y avait encore un lettré recouvert de riches ornements et qui parlait le persan comme Abdoul Bahâ lui-même. C'est un grand voyageur et un mystique philosophe qui, ayant pénétré les mystères de maintes religions, a découvert une sagesse qui fait son agrément. Sa conversation était toute fleurie et son ignorance s'y délectait. Avec lui j'ai visité la Perse, entre les hors-d'œuvre et les desserts; je sais maintenant ce que sont devenus les Persans et les Persanes depuis Montesquieu, et je sais surtout que pour être heureux il faut lire "l'Épître du Fils du Loup" de Bahâouillâh, le père de la bonté persane. Et mon savant voisin me nommait tous les mets inconnus. J'ai su ainsi que je mangeais un pilaw arrosé de safran et de rose, un poulet mousamma, un méchoui au lait aigre; que je buvais du vin de Chiraz et que les sorbets étaient au lait de pistache. J'ai connu que les fruits verts, rouges, jaunes, bruns, qui s'amoncèlent sur la table autour des candélabres et des flocos étincelants, étaient des mangoustines, des oranges de Chine, des andanax de Perse, des raisins d'Isfahan (il est plus persan de dire Isfahan qu'Isphahan...), des bananes rouges de l'Inde. Et j'admire encore cent autres espèces de fruits à la chair étrange et au nom savoureux mais dont j'ignore l'orthographe... Il y avait aussi en face de moi

un prince indien qui promenait sur les gens un regard indiscret voilé d'un irritant monoclé. Il ressemblait étonnamment, sous son turban croisé, à certain dessinateur parisien connu pour l'art déformateur de son crayon. Ce méchant prince observait surtout ma voisine de droite, au point que j'en suffoquais parfois; car je craignais qu'il ne la caricaturât sur la nappe, sournoisement, comme ont l'habitude de le faire ces seigneurs indiens qui parlent le langage de Sem. Et si vous aviez vu ma voisine de droite, vous eussiez pensé comme moi qu'il fallait à tout prix empêcher ce sacrilège. Vous eussiez jugé aussi qu'on ne connaît rien de la Perse, ni de l'Inde, ni de l'Afrique, ni de tout l'Orient, quand on n'a pas vu ma voisine de droite. Ce n'est pas qu'elle fût alme, odalisque ou bayadère, ni qu'elle portât le voile des femmes musulmanes. Non, et je dois même à la vérité de dire qu'elle est malaisée d'être moins Orientale qu'elle ne l'était. Cependant elle venait des "Mille et une nuits", mais des "Mille et une nuits" des ballets russes, de ces "Mille et une nuits" dont neuf cent quatre-vingt-dix-neuf sont parisiennes ou new-yorkaises. Elle avait en effet une façon de prononcer "Schéhérazade" qui était délicieusement américaine et faisait se signer à la mode persane naturellement le pieux fils d'Abdoul Bahâ. Sa face lunaire était celle d'un Pierrot, mais qui aurait eu la beauté d'une petite idole de marbre pur. Et cette face hiératique était soudain transformée par le sourire en visage d'éphèbe espérial. Ce délicat ovale pâle se couronnait d'un turban noir et plat recouvert de ses deux oreilles, avec au serre-tête du blafard amoureux de Colombine, pareil aussi à la coiffure des femmes de Botticelli; au faite brillait un joyau d'ou jaillissait une gerbe de plumes sombres, à la fois harmonieuse et provocante, à la fois panache et fleur. Et toute la personne allongée et fine de ce Pierrot exotique était enroulée dans une gaine de soie noire et luisante, tachetée d'or ça et là. Ce n'était ni un vêtement ni un maillot; ce n'était ni collant, ni ample; c'était féminin, irréal et discret, inquiétant et chaste; c'était d'un androgynisme antique et

d'un modernisme outrancier. C'était indéfinissable et mystérieux, amazonien et pétrifié; cela provenait du paradis de Mahomet, du "serail de Fatmé", de la caverne d'Alt-Baba et des ateliers d'un grand couturier parisien. Et cet être immatériel souriait et riait en montrant de menues dents blanches et les lèvres humides et fraîches d'un "baby" amusé. Frêle divinité, elle avait une sœur, toute semblable à elle, sauf que ses bras étaient nus, ce qui en Perse est l'insigne d'une distinction spéciale, à moins que cela ne signifie seulement que les bras sont beaux, ce qui n'est pas été une imposture. Et ces deux sœurs à la grâce légère échangeaient des regards attendris et charmés.

Il y avait enfin la Fille de l'Oasis qui, née en quelque sous-préfecture française, écrit à Paris des romans d'un réalisme violent et mouvementé, qui parle arabe comme le docteur Mardrus lui-même—lequel est, nul ne l'ignore, un fort habile arabisant—qui porte en elle tout l'Orient romantique, celui-là même qu'admira si magnifiquement Flaubert, le seul Orient non feulé, puisque l'autre, l'Orient des fonctionnaires, est méthodique et décoré. Elle a le jarret nu et musclé et monte sa hennissante cavale de l'Atlas comme l'Abd et Kader au burlesque flottage des romances de nos grands-mères. Car la Fille de l'Oasis est aussi la Fille du Désert, au regard tantôt langoureux et tantôt ardent. Et quand les flûtes de Hedjaz, les tars de Mésopotamie, les tarboukous mauresques se firent entendre, elle accompagna la mélodie monotone et sensuelle, les râles sauvages et les cris gutturaux des chanteurs de gestes enthousiastes qui révélaient toute son âme asservie et impérieuse. Il y avait en cette musique et en elle-même des lenteurs, des aspirations, des soubresauts et des élans qui évoquaient les galopades folles des chevaux sur le sable brûlant, et aussi les longues siestes voluptueuses sous l'ombre des palmiers frais...

Et j'avais près de moi une douce et digne prêtresse du bahaisme qui est une religion d'équilibre et de générosité. C'est elle qui me donna la tête ni le cœur, qui m'enseigna le secret d'être de goûter à tous les mets sans perdre la mesure, de boire de temps en temps sans perdre l'esprit. Et tandis que je mordais aux mangoustines dorées, je faisais, sous l'éclair miraculeux des longs yeux noirs de la prêtresse, un acte de foi bahai.

Et il y avait celle qui nous donna ce merveilleux festin. C'est une fée persane; elle est femme d'esprit et parle peu, elle est femme de talent et n'écrit presque jamais, elle est digne de s'asseoir à la cour libre du char et elle dédaigne les honneurs. Elle souriait à ses hôtes dans l'écheveau de ses cheveux blonds, car elle était isfahane, de la coiffure aux balouches, et une courte jupe ballonnée se balançait autour de son corps svelte. Elle regardait les autres se réjouir et, parfois, à voix basse, laissait échapper quelques mots singuliers et graves... Et il y avait enfin un homme calme qui contemplait la scène sans rien dire. Il avait choisi le costume des "Mollaks", ces "serviteurs du Prophète", qui interrompt la parole de Dieu. Le langage de ces prêtres est harmonieux et subtil et on ne l'écoute qu'avec délice; il donne des

visions et des rêves agréables, et l'homme qui s'accoutume à l'entendre devient sagace en ses jugements et se distingue bientôt de ses frères qui marchent par troupeaux. Il semblait que ce convive distant et serene ne fût qu'à peine déguisé et qu'il eût l'ordinaire se plaisir au fond de quelque mosquée silencieuse où les prières et les lamentations des croyants vulgaires ne pussent importuner sa méditation. Il parla cependant et dit en remerciant la blonde fée persane qui lui versait une coupe de vin de Chiraz: "Voilà une ambrosie amère, puissante et délectable"... Et je pensais à Goethe, qui ayant renoncé au monde, se fût pourtant laissé entraîner au bal par la main douce de Bettina.

Soudain, d'un des vitraux du plafond, des feuilles de roses—de roses d'Isfahan, n'en doutez point—tombèrent lentement, doucement. Elles se posaient sur les coiffures des femmes et caressaient leur joue. La table en fut bientôt toute jonchée, et le parfum qui planait dans l'air grisait un peu tous les Orientaux ravis. Pierrot-Androgyné riait plus fort, et portant le cristal à ses lèvres, renversait la tête pour boire dans un mouvement abandonné, heureux et las. Dans le salon, des filles du Caire à la peau brune dansaient en remuant tout leur corps selon les prescriptions de l'esthétique islamique. Elles exécutaient ce jeu reptilien où, le cou se mouvant en cadence, la tête immobile va d'une épaule à l'autre, à l'imitation du serpent que fixe le charmeur. Un Egyptien farouche se traîna à la danse du sabre qui est terrible et bien réglée. Les danseuses reprenaient leurs glissements. Dans un coin, une juvène de Kairoan lisait l'avenir dans la main des belles Orientales éphémères.

Pourtant l'irréel Pierrot, s'étant assis à un piano européen, jouait des valse viennoises. De chaque côté du clavier se tenaient les deux jeunes seigneurs persans, qui n'étaient que des Américains élégants et athlétiques, ayant sur leur personne les signes de la science du tennis, de la boxe et du boston. Ils chantaient avec une mine lamentable les languoureuses romances autrichiennes. Tous ces airs bercés venaient dans leur bouche le ton et le rythme de l'impromptu "Plus près de toi, ô mon Dieu! Ils étaient là, solennels, flanquant le Pierrot musical et divin, comme deux longs cercles, et les notes sortaient de leurs lèvres rases, lentement, lentement, et coulaient goutte à goutte, comme des larmes de cire... Nous retournâmes en Perse. Précisément arrivait une dame turque, frêle, jolie, muette et qui ressemblait à s'y méprendre, malgré son bizarre accoutrement, à l'un de ces trotteurs parisiens que dans les rues les passants admirent: "La grâce n'a pas de patrie, se disait-on, mais que la Turquie est donc devenue occidentale!" Puis vint une Persane ultra-moderne portant un "tutu" par-dessus de longs pantalons masculins. Le chah avait vu, sur la scène de notre Opéra, nos danseuses enveloppées de leur corolle de tulle blanc, les trouva si belles qu'il prescrivit, en rentrant dans son royaume, que toutes ses sujettes portassent le tutu. Il rendit là un fort réjouissant édit. Quand nous quittâmes la Perse, la lune n'éclairait plus qu'à peine le jardin, et le vent froid

Jackson Brewing Co. PURE FOOD BEER. L'intolérance de la Prohibition... JACKSON BREWING CO., rue Decatur et Jefferson. Nous Vous Invitions à Visiter Notre Brasserie.

W. G. Coyle & Co. CHARBON et COKE. Phone Main 2125-2126-2127. 337 RUE CARONDELET

Treillis en Fil de Fer pour Poulaillers. MARQUE ROEBLING—GALVANISÉ AVANT ET APRÈS LE TRESSAGE. Double Bordure—Tous les joints soudés. Une fois en place, durera pendant des années.

MILLION ARTICLE KLINE. RUE CHARTRES près de Canal

JULES LALERE IMPORTATEUR d'Espadrilles Françaises. Confortables pour les cors et oignons. Excellentes pour la maison, le bureau et le gymnase. La chaussure la plus durable qui soit fabriquée. 734 Rue Toulouse. Nouvelle-Orléans - Louisiana. jan 16-18

S. J. Poupard ACTIONS et OBLIGATIONS. Valeurs de tous genres. PLACEMENT DE FONDS. Membre de la New Orleans Stock Exchange. PHONES MAIN 86 87 88. 806 RUE PERDIDO. NOUVELLE-ORLÉANS, La.

Le Meilleur Endroit de Pêche en Louisiane est au "Shell Beach". Et aux environs de la

Pointe à la Hache \$1.00. ALLER ET RETOUR, Samedis et Dimanches. Le train part de la gare de la rue St-Claude et Champs-Élysées.

FRISCO LINES

E. A. ANDRIEU SUCCESSEUR DE JULES ANDRIEU. PROPRIÉTÉS FONCIÈRES STOCKS ET BONS. 802 RUE PERDIDO. Membre de la New Orleans Stock Exchange P. O. Box 113, Nouvelle-Orléans, La.

Feuilleton de l'Abéille de la N. O. No 10 Commencé le 13 Février 1913.

POUDRE D'OR Grand Roman Inédit PAR LOUIS LETANG

(SUITE)

—Ah! ça j'm'en doute. Aussi, je vais être bien sage. Vous verrez, monsieur le substitut, qu'en fin de compte vous n'aurez que des éloges à m'adresser. André Lormeau fit un geste évasif et quitta le jardin d'hiver, tandis que Caldaguès se remetta à plat ventre et continuait à relever sur le tapis, sa bougie à la main, une trace mystérieuse, invisible pour tout autre.

III Le blessé inconnu

Caldaguès avait confessé une partie de la vérité. Oui, il exécutait ses recherches sur l'ordre de Mme de Clamont; oui, il avait été appelé au petit hôtel de la rue Ponthieu par le baron von Hausbrand.

affolée, Armande avait envoyé Marchand, son chauffeur d'automobile, à la recherche du baron avec mission de le ramener vite et coûte que coûte. Marchand eut la chance de découvrir le banquier au milieu de la cohue hurlante qui s'agitait sous le péristyle de la Bourse et le ramena à toute vitesse chez Mme de Clamont. Celle-ci l'accueillit comme un libérateur et lui fit connaître les raisons de son effroi et de ses trances. —Très curieux et très alarmant, dit le baron en examinant de très près l'écriture saupoudrée d'or dont la seule vue faisait courir sur l'épiderme délicat d'Armande de longs frissons d'épouvante. "Amante et fidèle, je te le jure." Quel est donc ce texte qui vous cause tant d'émoi, chère amie? —Ce sont les paroles que j'ai prononcées—oh! bien sincèrement!—lorsque mon mari me quitta, il y a deux ans. —Tiens! Tiens! Et c'est en public que M. de Clamont vous fit ainsi ses adieux? —Non! Nous étions seuls. —Alors pour rapporter ainsi exactement ce propos privé, il faudrait donc?... Est-ce que c'est la écriture de M. de Clamont? —Il me semble... Mais on a pu l'imiter. —Vous ne croyez donc pas que

c'est votre mari lui-même qui a tracé ces caractères? —Non. Je ne le puis. —Pourquoi? —Parce que... si près de moi... Il fut venu... il m'eût parlé!... —Conviction bien féminine. Mais si ce n'est lui, qui donc? —Ah! Je ne sais. C'est ce qui m'affole. Un envoyé à qui il a confié ses secrets et qui a entendu notre conversation?... —Je ne considérerais pas cette circonstance comme un malheur, au contraire, si elle pouvait amener dans votre cœur une rupture complète avec un passé que vous chérissez trop encore, malgré le cruel abandon dont vous êtes victime. Armande s'agitait nerveusement et ne répondait à cette invite que par une plainte éraillée. —Mais moi, j'ai peur, je tremble. Déjà Ferdinand Le Fraissil a été frappé. Je me sens environnée de dangers, je respire une atmosphère de représailles et de vengeance. —La justice prévenue occupe la maison rependant. —Mais le mystère subsiste quand même. Ils interrogent, ils enquêtent, ils tâtonnent et ne savent encore rien. Le baron von Hausbrand sourit dans sa large barbe et posa sur les épaules de la jeune femme une main protectrice. —Mais je suis là, chère Ar-

mande, s'écria-t-il, heureux de pouvoir vous donner une preuve d'amour en faisant disparaître par des moyens à moi les ténébres où vous croyez voir s'agiter des ombres menaçantes. J'ai quelques raisons de croire que M. de Clamont n'a pas quitté le Côte d'Ivoire, les agents que j'entretiens à Konakry m'auraient averti de son départ et par la surveillance étroite que je fais exercer sur les paquebots à Marseille et à Bordeaux, j'eus été informé de son arrivée même clandestine. Néanmoins, avec un pareil homme, il faut s'attendre à tout, et ma foi! s'il était venu se fourrer dans une pareille aventure, c'est ce qui pourrait nous arriver de mieux. Il nous aurait fourni des armes pour le tenir éloigné de France pendant longtemps, sinon toujours. Hé! Hé! voilà un atout qu'il ne faut point négliger. Et comme Armande témoignait par son attitude qu'elle reposait absolument l'idée de la présence possible de M. de Clamont à Paris, le baron continua: —Reste l'hypothèse d'un émissaire secret; à moins que tout cet imbroglio ne soit l'œuvre d'un familier de la maison, d'un envieux, d'un jaloux. Il y a François Thibaut qui m'a toujours regardé avec des yeux furibonds comme si je séquestrais l'Alsace et la Lorraine dans les

poches de mon pardessus. —Je crois qu'il a pour nous tous beaucoup d'affection et de dévouement. Aujourd'hui même, il nous offrirait ses économies et le produit de la vente de ses brevets d'invention. —Peuh! Vétille. N'empêche que c'est à M. de Clamont lui-même que son attachement est rivé. Sur l'ordre de son maître le chien mord les autres personnes de la maison. Pourtant, je ne crois pas que ce bon petit jeune homme, travailleur et savant, capable d'ourdir une trame pareille et d'assassiner Le Fraissil, après vous avoir mystifiée. Il y a autre chose, et ce quelque chose nous le connaissons ce soir même. Voulez-vous sonner, chère amie, le garçon qui est venu me quérir à la Bourse. Il m'a fait expéditif et débrouillard. Permettez-moi pendant ce temps d'écrire un mot à quelqu'un de ma maison. Quand le chauffeur Marchand se présenta, le baron lui remit un billet pour son secrétaire, Karl Slyssex.

—Vous le trouverez sûrement à cette heure à la banque, dans mon bureau. Il vous accompagnera à la recherche d'une personne que je lui désigne et qu'il connaît bien, et vous reviendrez ici, tous les trois, à toute vitesse. Tenez, voilà pour stimuler votre zèle. Et le baron glissa un billet de cent francs dans la main du chauffeur. Celui-ci remercia et fila comme me s'il avait des ailes aux talons. —Dans vingt minutes, dit le baron à Mme de Clamont quand ils furent de nouveau seuls, mon individu sera à notre disposition, prêt à se mettre en besogne. C'est le plus horrible bipède que la terre ait jamais porté, mais il a une sorte de génie policier que j'ai domestiqué à mon profit, moyennant finances. Le drôle nous a déjà rendu maints services et j'espère bien qu'il nous donnera en peu de temps le mot de l'énigme qui vous affole, chère enfant peureuse. Voyons, reprenez-vous confiance? Votre esprit se rassure-t-il? —Hélas! non. C'est plus fort que moi. L'inquiétude quand même me dévore... —Allons, chère belle, puisque je suis là!... El l'Allemand allait entreprendre d'autres démonstrations, sur le mode sentimental, cette fois, lorsque l'intervention de Roger de Clamont coupa court à ses intentions, non sans regret, de sa part, car il jeta un regard acéré au jeune homme qui entra en coup de vent, sans se faire annoncer.

Après avoir été payer les dix mille francs perdus au jeu la veille, il revenait tranquillement, heureux d'être débarrassé d'une dette déshonorante grâce à l'intervention providentielle dont son âme était encore émerveillée; il s'était soudain heurté à une foule tumultueuse rassemblée devant sa demeure et il avait appris brusquement l'assassinat de Ferdinand Le Fraissil et la descente de justice, avec toutes les aggravations dues à l'imagination populaire. Il lui avait fallu parlementer avec des agents placés à la grille pour rentrer chez lui. Il avait traversé la cour et le vestibule en courant comme un fou, et après avoir escaladé l'étage, il venait demander des explications à Mme de Clamont. —Mon Dieu! Qu'y a-t-il? Que se passe-t-il? Armande lui dit ce qu'elle savait du meurtre mystérieux de Ferdinand Le Fraissil et ne lui cacha point ses inquiétudes et ses alarmes. A Continuer.

B. V. REDMOND & SON. 414-16-18-20-22 Rue Chartres.